

Ouvrir le chemin des mots

Louise Grenier

Volume 32, Number 1, 2024

Les antichambres du langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1114608ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1114608ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, L. (2024). Ouvrir le chemin des mots. *Filigrane*, 32(1), 99–108.
<https://doi.org/10.7202/1114608ar>

Article abstract

For some analysands or patients, memory is unusable dead stuff. The examples given here serve to inquire into the gap between the use of language during the session and the often painful access to what Lacan called “lalangue,” a unique language which in a certain way originates in itself and points to the effort of the infans to wrest from its originary wrapper a demand founding it, distinguishing it from the world surrounding it and holding it in its grip.



Ouvrir le chemin des mots

Louise Grenier

Résumé: Pour certains analysants ou patients, la mémoire est de la matière morte, inutilisable. Les exemples présentés dans ce texte nous servent à interroger l'écart existant entre l'usage du langage en séance et l'accès, souvent pénible, à ce que Lacan appelle «lalangue». Une langue originaire de soi en quelque sorte, singulière et qui signale l'effort de l'infans pour arracher de sa gangue originaire une demande qui le fonde, qui le distingue du monde qui l'entoure et le tient enserré.

Mots clés: violence; survie; langage; corps; symbolisation

Abstract: For some analysands or patients, memory is unusable dead stuff. The examples given here serve to inquire into the gap between the use of language during the session and the often painful access to what Lacan called "lalangue," a unique language which in a certain way originates in itself and points to the effort of the infans to wrest from its originary wrapper a demand founding it, distinguishing it from the world surrounding it and holding it in its grip.

Keywords: violence; survival; language; body; symbolization

Dans l'espoir qu'un monde soit exhumé par le langage, quelqu'un chante le lieu où se forme le silence. (Pizarnik, 2012, p. 36)

Il vient d'un lieu où se forme le silence, le petit enfant au berceau agrippe les mots qui traversent son monde, des mots comme des mobiles qu'il touche et met dans sa bouche. Des mots comme des couleurs, des notes de musique ou des lettres qui s'inscriront dans sa psyché et en conserveront les traces. Il attrape ce qu'il entend ou voit, des sons, des formes et des gestes, il attrape aussi des silences, il y dépose son être. Ainsi se creuse un espace psychique intermédiaire qui lui permettra de faire couple avec les mots et/ou avec un autre aimé/aimant. C'est de ce lieu tracé par le langage que lui viendront le désir et la possibilité d'un appel. À défaut de cet investissement qui découpe son environnement en signifiants langagiers, il pourrait bien rester une chose parmi les choses, sans valeur aucune, sans savoir qu'il marche au-dessus de l'abîme.

Avec le temps, nous oublions notre première langue, celle de notre préhistoire, celle des gazouillis, du babillage et des gestes prélevés dans la masse du *vécu*. Une langue balbutiée à grand-peine qui emprunte au monde

extérieur des accents et des vocables aux significations énigmatiques tout en demeurant intriquée au corps pulsionnel, à sa matérialité même. Pour parler, voire pour écrire, nous devons arracher de l'oubli des fragments à leur gangue primitive, nous devons arracher des signifiants d'une subjectivité pré-langagière, et les traduire dans une langue dite maternelle.

Un petit enfant est assis dans sa chaise haute, il pointe un objet sur la table de cuisine, il n'en connaît pas le nom mais la saveur puisqu'il en veut encore. Le doigt toujours levé, il pousse un petit cri inutile, « O-O-O ». La mère ne comprend pas tout de suite. « Que veut-il ? », demande-t-elle, impatiente. *Eurêka*, elle vient de comprendre qu'il redemande du Jell-O. Mais ce dessert qu'elle déposera devant l'enfant aura pour lui un goût d'abandon. Ce souvenir-écran d'un de mes analysants le renvoie à la découverte de sa solitude première et qui fonde son rapport au monde. Indicible et forte, cette sensation d'une « mère irritée », d'une « mère étrangère » lui reste enfoncée dans l'estomac. Pour lui, les mots sont en retard ou décalés par rapport à ce qu'il attend de son analyste. Il ne cesse de viser un objet dont il ignore le nom. Et quand, au bout de ses peines, il finit par le recevoir – sous la forme d'une interprétation par exemple –, ça ne goûte plus rien. Ça reste détaché de l'autre, désaffecté en quelque sorte. Est-ce la raison pour laquelle son discours me semble dissocié, détaché de tout sentiment pour lui-même, et pour son analyste ? Les mots se désagrègent dans sa bouche, comme ravalés par le sentiment de leur inutilité. Comme s'il n'y avait « personne dedans » (Gary, 1974, p. 13).

Nous pouvons aussi perdre les mots, les oublier comme on oublie les morts. Qu'en est-il de la régression du symbolique, de la perte du langage dans les situations de violence extrême ? Chalamov, poète et narrateur de son expérience des camps staliniens, nous fait saisir l'horreur que constitue cet évidemment du langage et donc de l'humain dans *Les récits de la Kolyma* (Chalamov, 2013). Le vocabulaire des détenus de la Kolyma se réduit à une vingtaine de vocables, dit-il, des mots-choses – soupe, neige, cigarettes, pioche, des jurons –, des mots de la faim et du froid entre les silences résignés des bêtes écrasées sous le joug. Les mots sont désaffectés dans l'univers concentrationnaire. Ils ne servent plus l'échange humain, ils sont l'équivalent du grognement ou du gémissement animal. Chalamov s'étonne de survivre aux coups et à la famine alors que les chevaux crèvent avant lui. Comme s'il y avait une âme qui malgré le désastre du corps continuait à l'actionner, dit-il. Ça ne parle pas. C'est une force élémentaire puisée à même son humanité, à même le langage aussi, et qui l'oblige à survivre.

Le déporté ne peut pas se suicider, du moins pas physiquement, il ne peut que résister à la mort ou la différer. Ainsi, le langage est une peau symbolique qui lui est arrachée, ou dont il se défait dans son rapport à l'autre ; il devient pierre, ruisseau, mélèze ou cheval. Ensuite, il se demandera comment revenir parmi les humains et leur raconter ce qu'il a vécu et senti dans une langue de détenu et donc inconnu de ceux à qui il s'adresse. Comment dire l'expérience de sa propre déshumanisation ? Il l'observe dans les corps effondrés et mourants des bêtes, comme elles il est avalé, broyé par une bouche monstrueuse. Rivé à son corps souffrant, ça ne sert à rien de penser, de parler, d'aimer, chaque respiration est la dernière. Les mots ne sont plus que des outils pour obtenir un morceau de pain, un mégot de cigarette, un vêtement. Les mots des autres sont des pierres, on ne peut que s'y heurter. Comment leur rendre leur fonction symbolique à la sortie de la Kolyma ? C'est la question que nous posent certains de nos patients au sortir de leur enfance, ils veulent nous parler de leur enfer, n'y arrivent pas.

Au cours de cette traversée psychique qui va du corps à la parole, certains signifiants tombent dans l'oubli. Comme une langue perdue dans les soubassements du langage, à la fois originaire de soi et étrangère. Dans sa faim d'humanité, le nourrisson s'identifie à ce qu'il entend ou voit. Il est la voix qui lui dit l'amour ou la haine, ou pire, qui ne lui dit rien. Il est l'objet qui va et vient, et qui lui fait signe. Il fabrique sa réalité dans la dépendance du langage de l'autre ; inévitablement, il y a des pertes.

Je dirais, pour paraphraser Peter Handke (cité par Goldschmidt, 2015) que la psychanalyse est faite avec la langue et non avec les objets décrits par la langue : sur ces objets, on ne sait rien, on ne sait que ce qu'on en dit. Assurément, on ne sait rien des faits décrits par nos analysants. Et ce qu'ils racontent a surtout pour fonction de symboliser une expérience autrement incommunicable. Pour reprendre la formulation de Chalamov dans *Les récits de la Kolyma*, il s'agit fondamentalement de « raconter son âme ». Le sujet du récit se dévoile par fragments. Moins pour exposer des faits ou des situations que pour retrouver et dire comment il les a vécus. Comment dire ce qu'il a traversé dans un monde inhumain, et le dire dans une langue qui n'est pas celle de Kolyma ni celle de la survie, mais celle qui préserve son humanité, sa capacité d'aimer ? Chez Chalamov, le besoin intense de raconter a dû surmonter une tentation tout aussi puissante d'oublier les années passées au Goulag. Des années à crever de faim et de froid, de coups et d'humiliations. Des années à traîner un corps décharné dans la boue et le sang des autres. Le « crevard » n'attend que la fin du jour pour dormir, mourir

encore. Vidé de tout sentiment, de toute attente, il sombre dans l'« indifférence », il ne sent plus rien.

Un tel lieu peut-il exister? Serait-il la matérialisation d'une sorte d'enfer subjectif préexistant si poétiquement représenté par Dante? Un lieu mythique qui est tout le contraire du paradis infantile mais qui représente bien sa doublure négative. Dante vient au secours du condamné, lui seul met des mots sur son expérience, un monde a priori impartageable. Pour Varlam Chalamov comme pour Primo Levi (1947), reste la poésie, la beauté de la langue comme celle de la nature pour retrouver son humanité. L'écriture donne corps à cet enfer dans et par le texte, elle le donne à voir et sentir au lecteur pour qui cette expérience n'est pas totalement étrangère ni impensable. Il y a des poèmes qui sont des cris poussés dans la nuit, des mots arrachés au néant et qui servent à repeupler leur imaginaire.

C'est ce que nous montre Chalamov dans son récit « Maxim ». Maxim est un prénom qui surgit de sa mémoire brisée, ou plutôt un mot que personne ne peut comprendre, un mot qui ne sert à rien dans son environnement de concentrationnaire et qui pourtant lui procure une joie immense. Ce mot entraîne d'autres mots à sa suite, comme un défilé d'objets possédant une vie propre. Comme un aléa dans le champ de la pensée, et qui surgit de l'autre côté du temps, de l'inconscient justement. C'est peut-être cela qui identifie le sujet, ou qui le marque, cela qui lui rendrait sa place dans son univers symbolique. Là où l'analyste se tient, ou devrait se tenir, au plus près de cette émergence.

Julia

Il n'y avait qu'une seule manière pour elle de traiter le mal, qu'il soit physique ou psychique, c'était de l'ignorer. Un jour, elle s'était présentée à sa séance avec une violente migraine et des nausées. Elle endurait le mal sans se plaindre, « en attendant que ça passe ». Je la voyais devant moi, essayant de penser à autre chose, d'exclure la douleur de cette séance, mais celle-ci s'imposait au point d'empêcher tout travail analytique. Implicitement, elle m'invitait à faire comme elle et à ne pas en tenir compte. Ce n'était pas la première fois qu'elle cherchait à masquer une souffrance physique ou psychique sous des dehors complaisants. Ainsi d'une mauvaise chute avant une séance ou pire, d'une fatigue de vivre qui la prenait parfois et qui lui donnait l'envie de tout abandonner, de se coucher et de dormir. On aurait dit qu'elle luttait contre l'attraction des abysses. Elle s'essayait à l'autodiagnostic, un trouble bipolaire peut-être, des tendances paranoïdes, une

alternance d'humeur noire et d'un regain d'énergie et de créativité, disait-elle. Elle rangeait au rang de maladie ce combat qu'elle menait contre la menace d'un effondrement narcissique. Il y avait chez elle une langue en souffrance, peut-être intraduisible, forcément solitaire.

Cette lutte avec les mots, ça ressemblait à ce que Lacan appelle l'expérience de la «lalangue» : «la lalangue est faite de signifiants (en cela elle participe de la structure du langage) et échoue à atteindre la chose qu'elle vise, renvoyant le sujet de signifiant en signifiant, en un glissement continu de la signification» (Simonney, 2012). La lalangue, c'est le langage d'un parent qui fait irruption chez l'enfant, un langage qui l'investit et l'identifie à son insu. Ainsi du langage érotisé d'un adulte adressé à un enfant sans défense et qui mène à cette «confusion des langues» si bien décrite par Ferenczi (1932). Ainsi du langage mortifère d'une mère folle ou absente. Pour Julia, chaque séance est l'occasion d'atteindre une sorte de nirvana ou de ravissement à la Lol V. Stein (Duras, 1964) qui lui permettrait d'échapper aux contraintes de cette langue maternelle qui la dévore sans la reconnaître.

L'analyse représente une ville déserte, sans mémoire d'elle, où elle peut errer librement. Elle veut que je la suive en silence, que je la suive sans la regarder. À son premier rendez-vous, elle ne m'avait pas dit qu'elle était enceinte, ça éclatait au regard, elle n'en parlait pas. Elle s'en justifiera en disant que cela m'aurait distraite d'elle, de sa «vérité». J'apprendrai que c'était également pour elle une façon de protéger son fœtus contre une menace d'intrusion maternelle. «Il y a des moments, dit-elle, où je sombre et alors je deviens moi-même un trou noir.» : s'agit-il de moments où les mots lui manquent, une sorte d'exil d'une langue qui pourrait l'identifier ? Le sol se dérobe sous ses pas, en manque d'un signifiant qui la fonde, elle n'est plus rien. Son narcissisme repose sur des images dispersées dans mon regard ou dans celui des autres. Le mien défaille quand par mégarde je me trompe de prénom en parlant d'elle enfant. Je l'appelle Adèle, du prénom d'une jeune fille qui était passée brièvement sur mon divan ; elle avait vingt ans et n'était contente de rien. Jolie brune, mince, cheveux noirs comme Julia, évanescence. Un lapsus que je ferai deux fois plutôt qu'une et qui ne passera pas inaperçu. Julia n'en est pas outrée, au contraire elle me dira être gênée pour moi. Elle prend sur elle mes failles ou celles des autres, difficile de me voir défaillante.

Lors de cette séance où elle dut m'avouer sa douleur physique, je lui proposai de nous revoir le lendemain. Elle me regarda, étonnée et reconnaissante, elle-même n'y avait pas songé. Le lendemain, elle reviendra sur

mon intervention qui la libérait de l'obligation de me satisfaire. Julia ne cesse de disparaître au profit d'une image lisse et parfaite. Elle associe sur un incident survenu récemment au cours d'une réunion familiale. Son frère n'avait pas obtenu une promotion souhaitée et en était très déçu. Plutôt que de l'encourager à en parler, sa mère avait enjoint les autres membres de la famille d'ignorer la chose et de faire comme si de rien n'était. De la même façon qu'elle s'empressait de distraire ses petits-enfants quand ils pleuraient, dit Julia : « c'est un vrai moulin à paroles, pas moyen d'avoir une minute de silence ». Un silence nécessaire pour penser, pour rêver, pour souffrir aussi. Julia fait pareil avec elle-même. Elle emprunte d'autres mots que les siens, elle dérive, en quête d'une langue idéale, celle qui la relierait à elle-même.

Il me serait facile de me perdre dans ses divagations et de fuir avec elle. Fuir quoi ? Les mots vides de la mère, le désespoir de Julia ? Elle rêve d'un silence qui n'en finit plus et qui pourrait la contenir. Ce n'est que dans la colère suscitée par une offense subie de la part de son conjoint que parfois elle se rebelle et se sent vivante. La colère, comme dernier rempart contre l'abandon ?

Julia se bat pour rester en vie, n'en sait rien. Les mots la fuient, ils filent entre nous, hors d'elle. Pareil avec ses objets d'amour. Comme si elle se bouchait les oreilles et le cœur pour ne plus entendre le verbiage incessant de la mère. Elle a besoin de mon silence pour se reposer, mais au bout du compte il faudra bien qu'elle consente à revenir dans cet enfer maternel dont elle sent « le souffle brûlant dans sa poitrine ». Elle se plaint de ne plus trouver le chemin des mots, des autres. Tout lien affectif la vide de sa propre substance. Terrible, dit-elle, cette absence d'intérêt pour moi dans l'autre : « je ne suis là pour personne ». Elle ne veut plus que se lover dans des bras invisibles et dormir. Elle dit : « J'aimerais avoir une maladie mortelle pour être déchargée de tout. » Et alors, elle n'aurait plus rien à dire, que sa mort ?

Ce qui nous renvoie à la question posée par les récits de Varlam Chalamov, de Primo Levi et d'autres revenants des camps d'extermination, on peut décrire des situations, des lieux, des personnages, mais est-il possible de raconter ce qu'on a été, ce qu'on est encore de l'autre côté du temps, d'une vie arrêtée ? Est-il même possible d'en revenir ? Julia se compose un personnage, n'y arrive pas. Chaque séance est pour elle et pour moi une tentative de s'approcher de ce lieu où il lui serait possible de retrouver la possibilité d'un appel. Un mot qu'elle aussi, comme Chalamov et bien d'autres survivants, pourrait arracher au néant et qu'elle pourrait investir comme étant le sien et seulement le sien.

Odile

Il y a déjà quelques mois qu'elle me consulte et je ne sais toujours pas pourquoi. La peur de rester seule peut-être. Le vide ? Au premier entretien, elle venait de rompre avec « un copain » qu'elle voyait depuis deux ans, ils n'avaient jamais vécu ensemble, elle s'était lassée d'attendre qu'il s'engage dans la relation. Elle aimait bien dormir avec lui mais dans l'ensemble c'était plutôt tiède. Elle l'avait pleuré pendant quelque temps puis s'était remise sur Tinder. À trente ans, cet homme avait été son premier « vrai chum ». Le récit de son histoire personnelle était tout aussi ennuyeux que l'ensemble du propos.

Odile est comédienne, choisie le plus souvent pour des rôles secondaires. Sa carrière artistique n'arrive pas davantage à décoller que sa vie amoureuse. Il me semble avoir en face de moi l'une de ces poupées de papier à découper qui faisaient partie de mes jeux d'enfant et qui m'ennuyaient. Odile est consciente de cette superficialité ; en séance, elle s'arrête parfois pour me dire « je me sens niaiseuse » ou « c'est vraiment stupide ce que je viens de vous dire ». Pas de conflit interne, pas de passion à déplorer ou à espérer, elle est sans épaisseur. Odile se prête au jeu de la sexualité à la manière d'une petite fille, ça ne dure pas, elle reste la partenaire d'une nuit, d'une semaine... Les hommes ne trouvent personne en elle. Ils étirent le vide, l'analyste aussi.

Odile peut apprendre des textes par cœur pour un rôle au théâtre mais au terme des représentations elle en oublie la totalité. Il n'en reste rien. Les choses et les gens glissent sur elle, ne la pénètrent pas, ne laissent rien sur leur passage. Elle n'en souffre pas vraiment, tout au plus craint-elle de se retrouver seule au monde après la mort de ses parents qu'elle « adore ». Quelle place a l'analyste dans son imaginaire ? Un miroir ? Un autre impersonnel ? Elle reconnaît l'existence d'un schéma répétitif : elle attire les hommes mais elle est incapable de les garder. Ce n'est pas tant le rejet qu'elle induit que le désintérêt.

Fille unique, elle n'a pas connu son père biologique, celui-ci ayant quitté le pays après sa naissance. Bien trop tard, il demandera à la rencontrer, elle refusera par « fidélité » à son père adoptif, le conjoint de la mère depuis ses quatre ans. Elle ne voit d'ailleurs aucun rapport entre ses recherches d'un compagnon de vie et ce père dont elle ne porte pas le nom de famille. De lui, elle a hérité de traits orientaux, peau mate, cheveux frisés.

Sur les sites de rencontre, elle erre entre des photographies d'hommes qui défilent sur l'écran comme dans son lit, unidimensionnels, encore ! Elle

joue son rôle de célibataire jolie et gentille, un brin fragile, à l'aise dans les commencements ; l'image est belle mais hélas, elle ne peut apporter à la relation ce qu'il faut de substance intérieure pour la construire, pour la maintenir. Il n'y a qu'une question qui compte pour elle : « Voudra-t-il ou non de moi ? » Elle regarde le monde depuis ce lieu où il lui est impossible de se voir, n'en souffre pas, tout au plus s'inquiète-t-elle de perdre ses parents. Comment vivre sans eux ? Sans doute pressent-elle dans les ratages répétés de ses *dates* une fatalité qui la garde du côté de l'enfance. Souffre-t-elle de ce ratage ? Elle n'en voit pas la cause, ça arrive, et c'est tout. Elle ne fait pas couple avec les mots, non plus qu'avec les hommes.

Comment creuser un écart entre cette représentation d'elle-même – « insignifiante » – et l'Autre du langage ? « Le matériau dont nous disposons pour exercer notre métier de psychanalyste est exclusivement le langage », affirme Gauthier-Lafaye (2021). Il fut un temps, ajoute-t-il, où l'*infans* n'avait pas le sentiment d'avoir un corps qui soit autonome par rapport au sein de la nourrice, ni même autonome par rapport à ses cris, à ses pleurs ou à ses babillages. Odile est-elle demeurée dans ce temps archaïque où le corps et le babillage ne font qu'un ? Ce qu'elle appelle « penser » ne serait-il que le babil de l'*infans* qui s'écoute lui-même et qui n'a pas à se demander si ça veut dire quelque chose ? Pas d'autre maternel, pas d'appui identificatoire pour supposer une signification ou une demande dans son discours qui tourne à vide ? En séance, elle m'abreuve de lieux communs sur les relations hommes-femmes, sur l'amour et ses défaites. Elle se voit à la place d'un objet voulu ou non, conforme ou non aux fantasmes masculins, elle cherche un homme pour s'y réfugier, ou n'est-ce qu'un père ? Mes interventions tombent à plat. Pour elle, son discours est à sens unique, sans voix off, sans rien qui vienne en modifier le tracé. Rien à déchiffrer ou à traduire du côté de l'analyste. L'inconscient, ça reste un corps qui se dépose contre le corps de l'autre, qui emprunte des discours étrangers et *souffre* d'affections passagères.

Gauthier-Lafaye rappelle que le bébé émet des sons, sorte de ronrons, des bâillements ou des gémissements qui sont les manifestations corporelles de satisfaction ou de besoin. Non pas un langage mais un babil naturel dans lequel la mère suppose une intention (ou une signification) et qu'elle s'empresse de traduire dans sa langue, ce qui bien sûr ne peut que rater. Il ne peut y avoir d'adéquation parfaite entre ces premières vocalisations, le plaisir que le nourrisson y prend et la traduction qu'en fait la mère ou son représentant. Ce ratage est inévitable, voire nécessaire, car il rend possible

la division entre le corporel et le psychique, la sortie de l'enfant d'un monde monadique. C'est dans cet écart qu'un sujet trouve sa place et sa singularité. En somme, c'est le ratage de l'interprétation faite par la mère qui permet au bébé de s'appuyer sur la subjectivité de quelqu'un d'autre pour accéder au langage et s'humaniser.

Narcissisme et langage

En séance, l'analyste se heurte à des défenses narcissiques, ces voix qui invitent l'analysant à « oublier » la souffrance pour laquelle il nous consulte. Qui l'invitent à protéger une image qui masque ses humiliations, ses peines ou ses colères. Autrement dit, à céder à l'attraction du vide, à s'oublier. Chalamov, lui, refuse l'oubli que les voix du dehors lui conseillent, il refuse cet effacement du réel que lui propose le monde. Sa victoire, dit-il, il la tient du désir de se rappeler de ce qu'il a été et de ce qu'il a vécu dans ces presque vingt années de Goulag. Et même s'il nous parle d'une expérience totalement négative, le poète en lui est resté vivant au milieu de l'horreur et en attente d'un récit qu'il est le seul à pouvoir écrire.

C'est cette présence-là qui intéresse l'analyste. Cette présence à soi qui permet à un être humain d'être « le narrateur de sa propre âme ». Chalamov n'est pas seulement le « témoin » des horreurs vécues dans les camps aurifères du Grand Nord de la Sibérie entre les années trente et cinquante. Son texte est la matière même de ce monde, sa réplique. Il rend la réalité de la chose dans une prose poétique. Il adopte également un ton narratif direct et concis qui s'accorde avec ce monde de l'inhumain où le langage a perdu ses capacités de symbolisation et de communication. Les *Récits de la Kolyma* sont le regard unique d'un poète qui dépeint un lieu désormais introuvable, rasé, effacé de la carte. Un lieu maudit qui continue d'exister en lui et dans lequel il continue de survivre. Dans ce monde de l'objectivité pure, où les humains eux-mêmes sont des objets interchangeables, il n'existe que des mots-choses qui ne les relient à personne. Les lieux décrits par Chalamov sont pareils, dépeuplés, glaciaux, objectifs, où la vie n'est plus possible qu'en soi-même, dans sa propre subjectivité.

Qu'en est-il chez le petit enfant dont le rapport au langage est vacillant, incertain ? Cet enfermement du corps dans le réel du besoin ou de la peine creuse un abîme psychique, une sorte de tombeau où gît l'enfant. De quel enfer nous arrivent Julia et Odile ? Ou de quel abandon ? L'une se bat avec les mots et ressent sa défaite, l'autre emprunte ceux des autres pour s'oublier.

Ça ne parle pas en elles ni hors d'elles. La blessure narcissique se redouble ici d'une impuissance à se dire, à se différencier de ce qui les accable.

Nous le savons, le langage porte en lui la possibilité d'un appel. Il peut arriver que l'arrimage du sujet aux mots achoppe ou s'effondre en l'absence de réponse ou de secours. Ainsi, il existe des mots qui le fondent psychiquement, des mots puisés à même le langage et qui le délivrent de la pesanteur du réel. Cet arrimage au langage des événements corporels et affectifs – tensions, besoins, détresses – est empêché ou troué chez certains de nos analysants par suite des silences de l'autre maternel, ou du monde. Prisonniers de miroirs vides ou meurtriers, ils ne cessent de s'oublier, de s'effacer. Comme si une part de leur être demeurait rivé à cette zone psychique frappée par la mort. Un terrible défi pour l'analyste que d'ouvrir le chemin des mots « propres » au sujet, des mots qui pour lui sont l'amorce d'une demande.

Louise Grenier
louisegrenier.c@gmail.com

Références

- Chalamov, V. (2013). *Récits de la Kolyma*. Verdier.
- Duras, M. (1964). *Le ravisement de Lol V. Stein*. Gallimard.
- Ferenczi, S. (1932). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. Dans *Psychanalyse. Œuvres complètes IV (1927-1933)* (p. 125-135). Payot, 1982.
- Gary, R. (1974). *Gros-Câlin*. Mercure de France.
- Gauthier-Lafaye, P. (2021). *L'expérience de l'inconscient*. Liber.
- Goldschmidt, G.-A. (2015). *Peter Handke*. Seuil.
- Lévi, P. (1947). *Si c'est un homme*. Robert Laffont, 2013.
- Pizarnik, A. (1971). *L'enfer musical*. Ypsilon, 2012.
- Simonney, D. (2012). Lalangue en questions. *Essaim*, 29, 7-16.